

apporta son visage ordinaire, avec sa parfaite quiétude et son calme inaltérable.

Madame de Sainte-Même ne se releva plus. Le mal, à dater de ce jour, fit des progrès effrayants.

Ses filles ne la quittaient ni le jour ni la nuit. Leur père partageait ces soins pieux et montrait dans cette occasion une sensibilité, une tendresse que rien ne pouvait faire deviner chez lui jusque-là.

Un matin, ils étaient réunis auprès de la couche de douleur : la marquise semblait un peu mieux ; on l'avait saignée et l'étouffement diminuait. Elle appela le marquis et le pria de s'asseoir auprès d'elle.

— Mon ami, dit-elle, avant de quitter ce monde, je voudrais être tranquille sur l'avenir de mes enfants.

— Si Dieu vous rappelle à lui, ne suis-je pas là pour vous remplacer ? Je n'accepte la vie qu'à cette condition.

— Une chose presse surtout, une chose que je désire passionnément : c'est de voir remarier Amaranthe. Sa position de veuve est si fautive, à son âge !... Plusieurs partis se présentent, n'est-ce pas ?

— Oui, plusieurs.

— Et quel est celui qui vous agréa le plus ?

— Ils sont tous parfaitement convenables, quant à la naissance. Madame de Vaujour est assez riche pour se décider selon son goût ; je suis tout disposé à l'approuver.

— Et qui choisirez-vous, Amaranthe ?

— Ma mère...

— Mon enfant, vous ne pouvez avoir oublié votre promesse !

— Oh ! je le sais bien, moi, qui elle choisira, dit étourdiment Auroro.

— Et qui cela, s'il vous plaît ?

— Ce beau Vénitien, ce comte Dandolo, qui l'adore, qui lui offre des millions, des palais sur la Brenta et sur le grand canal, et qui s'engagera par contrat à revenir en France chaque fois qu'elle lui en témoignera le désir, au moins tous les deux ans.

— Comment êtes-vous donc si bien instruite ?

— Je le sais par le comte lui-même ; il m'a encore répété tout cela, il y a trois jours, chez la duchesse de Polignac, lorsque j'y suis allé de votre part, mon père.

— Qu'en dites-vous, Amaranthe ?

— Ma mère, me décider ainsi...

— Je voudrais voir votre mari avant de mourir, ma fille ; je voudrais unir vos mains et lui recommander votre bonheur.

Madame de Vaujour réfléchit quelques instants. Auroro, sans le savoir, avait nommé l'homme vers lequel son cœur l'entraînait avant la bizarre intervention d'Armand.

Les qualités, le mérite, les avantages de Dandolo n'étaient peut-être pas la raison la plus puissante de son choix. Venise ! Venise ! la ville de ses rêves ! Venise, dont les merveilleux récits exaltaient son imagination. Venise l'attirait plus fort encore que lui peut-être.

Vivre à Venise, au milieu du mystère, des aventures, des dangers, quelle plus belle et plus enviable existence ! Elle y était décidée, quand M. de Narail se jeta au travers de sa résolution, en la plongeant dans un chaos d'incertitudes et de sensations inconnues. Elle ne se rendait plus compte d'elle-même ; elle voyait des regrets et des craintes partout.

Il fallait néanmoins prendre un parti : sa mère, sa pauvre mère, dont elle était tant aimée, attendait sa décision.

Fidèle à sa promesse, Armand ne lui avait pas écrit depuis qu'elle soignait la marquise. Elle voulut prendre ce silence pour

un abandon, pour un renoncement à ses poursuites inutiles, et, faisant un effort sur elle-même, elle donna son consentement.

— Vous acceptez M. le comte Dandolo, ma fille ?

— Oui, ma mère.

— Et vous, monsieur, cette alliance vous convient-elle ?

— Le comte Dandolo est d'une famille noble, inscrite des premiers sur le livre d'or de Venise, d'une illustration incontestée. Les renseignements que j'ai pris sur sa fortune, sur sa conduite, sur sa moralité sont excellents.

« La seule objection possible est l'éloignement ; elle doit tomber devant l'opinion de ma fille, je n'en ai aucune autre à formuler. Je n'aurais pas choisi différemment.

— Faites donc prévenir le comte Dandolo que sa recherche est acceptée, et priez-le de se rendre ici dès ce soir.

— Dès ce soir, ma mère ?

— Vous avez le temps, vous ; mais moi je suis pressée, et les mourants ont leurs caprices, leurs pressentiments aussi, ajouta-t-elle à voix basse.

« Mes enfants, laissez moi quelques instants seule avec votre père ; je vous rappellerai tout à l'heure : je ne veux pas perdre les minutes qui me restent.

Les deux sœurs sortirent, ainsi que le désirait la marquise, et madame de Vaujour jeta sur elle un regard empreint de supplication et d'inquiétude.

Demeurés seuls, les époux se prirent la main.

— J'ai une grâce à vous demander, monsieur, dit madame de Sainte-Même, une grâce qui ombellira mes dernières heures d'existence, et dont je vous bénirai en mourant.

— Je n'ai rien à vous refuser, madame.

— Je voudrais voir consacrer ici, près de mon lit, le mariage de ma fille et du comte Dandolo. Vous allez m'opposer mille obstacles, je le sais ; tous sont faciles à lever, je le sais aussi. On obtient aisément des dispenses dans un cas comme celui-ci. La mort aplanit bien des choses, et c'est une raison sans réplique à donner. Le mariage peut rester secret ; on évitera de la sorte les explications vis-à-vis du monde. Vous irez chez le roi, chez la reine, vous leur confierez ce projet. Ils l'approuveront, je n'en doute pas, et ils garderont le silence : vous n'ignorez pas combien leurs Majestés sont discrètes, surtout en ce qui touche aux familles qu'ils protègent.

— D'où vous vient ce désir, madame ? Pourquoi ne pas attendre ? Pourquoi ne pas donner à cette cérémonie la solennité qu'elle comporte ? Vous vous rétablirez bientôt, et alors il sera temps...

— Je ne me rétablirai point, mon ami, ne nous créons pas de chimères. Je connais Amaranthe mieux que vous, je sais tout ce qu'il y a dans cette âme, je sais qu'elle ne se consolera pas de m'avoir perdu ; je sais aussi qu'une année apporte bien des changements avec elle, et son deuil durera un an.

« Rien ne pourra soutenir Amaranthe dans cette terrible épreuve, rien qu'un sentiment qui lui ouvre de nouveaux horizons. Elle vous aime, mais elle vous craint. Une première fois vous l'avez mariée à un homme qui eût été son père, et pour lequel elle n'eut qu'une affection filiale : ne la déshéritez pas de bonheur, donnez-lui un avenir prospère et laissez-moi l'ineffable joie d'y assister encore.

« Je ne vous parle pas du passé, je ne vous parle pas de nos épreuves : cependant j'invoque vos souvenirs : au nom de mes douleurs, au nom de mon obéissance, ne me refusez pas !

Ses yeux secs et ardents ne trouvaient plus de larmes, mais sa physionomie exprimait une anxiété touchante.